



PARIS, VIII^e
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 - 524,45

LE LANCENANT

84, Grande-Rue, 84

15, rue d'Angletou, 15,
Téléphone : ...

ADVENIAT REGNUM TUUM
Nous vous reconnaissons comme notre
Souverain Seigneur et Maître et comme Chef
suprême de la Patrie Française.

TOUS COUREURS!

— Jules, va me chercher trois sous de
moutarde, et toi, Emile, viens moudre le
café.
— Les deux petits commis qui entraînent
eurent un geste de mauvais humeur.
— Encore dégringoler deux étages quand
l'ai trôtté toute la journée !
— Allons ! Ouste ! Plus vite que ça,
fit Madame Loucheur en s'en retournant
dans une autre pièce d'où s'échappait une
forte odeur de graisse bouillants.
— On se tire ? demanda tout bas Emile
à son frère.
— Je vais tout de même me trotter pour
la moutarde, pendant que tu prépares la
plante, on ira la manger sur l'esplanade.
De la cuisine la voix forte de Madame
Loucheur cria : « Qu'est-ce que tu tripotes
dans l'armoire, Emile ! Le café n'est pas
là.
Elle réapparut l'écumoire en main :
— Ne touche pas au pain frais, c'est pour
les pensionnaires, et ne va pas entamer ce
beau morceau de fromage. Il n'est que six
heures et demie, c'est assomant d'avoir
des garçons tout affamés comme des
loupes. Vous ne pourriez pas attendre que
les pensionnaires aient fini ?
Le père qui venait d'entrer répondit :
— On peut arrêter sa ceinture alors, il y
en a qui n'ont pas fini. C'est malheureux
tout de même d'être chez soi pour n'avoir
que les rogatons des autres.
Madame Loucheur eut une expression de
désain magnétique et redressa son écumoire
comme un sceptre : « Ce qui est malheureux
c'est de s'esquinter » comme je le fais pour
apporter de l'argent au ménage et de n'avoir
que des « sottises » pour remerciements !...
Emile, vas-tu couper tes tartines
plus proprement ? Il fera dégoutant quand
ces pauvres filles arriveront... Zildore ne
met pas ta veste sur cette chaise, quel air
ça a-t-il ?
Un crissement violent la fit tressaouter :
« La chokerée qui s'enfuit... Quand vous
êtes ici, il n'y a pas moyen de s'occuper de
cuisine !
Isidore Loucheur haussa les épaules et
tirant de sa poche une pipe, il l'alluma. A
peine en avait-il tiré quelques bouffées que
sa femme accourut menaçante : « Je t'ai dit
cent fois de ne pas fumer dans la pièce où
il y en a mangé, tu vas faire tousser ces gens.
S'il faut absolument que tu empistes quel-
qu'un, j'aime mieux que ce soit moi.
Elle s'en retourna, héroïque, suivie du
pauvre homme qui protestait : « Elles
m'emb... à la fin, c'est pas des princesses.
Il fut admis à s'asseoir près du fourneau
de fonte qui dégageait une chaleur intense ;
l'odeur du tabac et celle de la graisse se
mélangeaient d'une façon odieuse. Madame
Loucheur allait et venait, bryant, dardant
des coups de vison dans le foyer, le
bourrant de charbon, secouant les casse-
roles. Le mari fuma sans mot dire, s'es-
sayant de temps en temps le front d'un air
lassé... Après une journée passée dans le
tapis assourdissant des machines, c'était le
repos qu'il trouvait chez lui ! Tantôt il
irait s'affaler au bout de la table où bavard-
aient les ouvrières que nourrissait sa

femme, il mangerait à peine, puis, pour éviter
d'être réquisitionné pour débarrasser et
relaver, il partirait pour le cabaret. Quel
tempérament et quelle bonne humeur résul-
teraient à ce régime ? Parfois même, il fai-
sait comme ses fils, mangeait un morceau
debout à la hâte et courait chercher le res-
pos ailleurs ; souvent il rapportait l'ivresse.
Madame Loucheur, toute à ses pension-
naires qu'elle comblait d'attentions et pour
qui elle faisait des frais de conversation
qu'elle n'avait jamais tentés pour ses siens,
Madame Loucheur ne s'inquiétait du départ
de son mari et de ses fils que lorsque
leur absence se prolongeait par trop. Elle
s'en lamentait comme d'une noire ingrati-
tude à l'égard de l'épouse courageuse, de la
mère dévouée qu'elle croyait être. Volontiers
elle posait pour l'incompréhension, la vic-
time du devoir et les jugements sains sont
si rares qu'on la plaigait d'avoir « un
homme et des garçons à courers », elle,
une si bonne femme de ménage !
A dix heures du soir, Madame Loucheur,
ayant plantureusement soupé des reliefs
des ouvrières, relavé et rangé sa vaisselle,
était très satisfaite de sa journée et se
voulait se coucher. Mais aucun de ses
hommes n'était rentré.
— Passe encore les deux grands, mur-
murait-elle, mais les petits !... Ils ne sauront
pas se lever demain !
Elle se pencha à la fenêtre et demanda
à des femmes qui s'y tenaient en gargouilles
si elles n'avaient pas vu « ses gosses ».
— Comme certains les avait rencontrés
près de l'esplanade, Madame Loucheur,
avec des airs de mère des Gracques, se dé-
cida à aller à leur recherche.
— C'est pas des jeux, d'être encore dans
la rue à des dix heures quand on a « tri-
mé » toute la journée, pensait-elle. Aussi
fut-elle enchantée de rencontrer une an-
cienne voisine.
— Pensez pas me voir ce soir, s'pas, Ma-
dame Moulon, s'exclama-t-elle, je ne suis
pas une « promenoire », mais quand il faut,
il faut. Figurez-vous que mes gosses ne
sont pas encore rentrés... Vous ne cher-
chez pas les vôtres ?
— Non, j'ai reconduit ma sœur qui avait
souppé chez nous ; c'est la fête de mon fils
Pierre.
— Toujours les mêmes, vos garçons ?
C'est pas eux qui se balladeraient encore à
cette heure. Vous en faites tout ce que vous
voulez. Pourtant, c'est pas pour vous « dé-
mêler » mais vous ne vous dévouez pas
pour vos enfants, comme moi pour les
miens.
Madame Loucheur, qui rendait son foyer
insupportable aux siens, avait pour affir-
mer son dévouement un accent de sincérité
indéniable. Mais sa compagne n'en fut
guère touchée ; elle répliqua sèchement :
— Est-ce que mon ménage est mal tenu
et mes enfants peu soignés ?
— Non, mais je voulais dire que vous ne
vous « esquitez » pas pour votre monde
comme moi pour le mien.
— Le mérite n'est pas de s'esquinter, c'est
de faire son devoir.
D'un ton de supériorité qu'elle croyait
sans réplique, Madame Loucheur deman-
da :
— Aider son mari à gagner la vie de sa
famille n'est-ce pas le grand devoir d'une
femme ?
— Non, la famille n'a pas besoin que
d'argent, Madame Loucheur ; elle a besoin
de repos et de bonheur. Le vicar nous dit
à la réunion des Mères chrétiennes que la
femme n'est pas faite pour gagner de l'ar-
gent, mais pour bien employer celui que
rapporte son mari.
La forte tête qu'était Madame Loucheur
ne se laissa pas convaincre : « Le vicar
ne sait pas ce que c'est qu'élever une fa-
mille. C'est un beau rapport vous savez que
mes pensionnaires.
— Avec un mari et trois fils bien placés,
vous pourriez vous passer de cela.
— Avec les vôtres, oui ; mais c'est qu'ils
dépendent, mes hommes ! Ils ne sont con-
tents que dehors. Tous des coureurs, de-
puis le premier jusqu'au dernier.

Mme Moulon, qui connaissait le pour-
quoi de ces sorties et de ces dépenses, s'in-
digna : « Qu'est-ce que vous faites pour les
retenir ? Voulez-vous que je vous dise ce
que je pense ? Vous dépensez autant d'ar-
gent qu'eux, vous n'avez le temps que pour
votre cuisine, vous donnez à blâmer et à
repasser dehors ; ça coûte et ça s'use dou-
ble ; vous achetez toujours du neuf, parce
que vous ne recommandez rien. Allez, vous
les payez cher vos pensionnaires !...
Le verbe haut de Mme Loucheur faisait,
en général, taire les conseillers, aussi fu-
telle suffoquée de cette bordée de critiques
qu'il lui tombait dru.
— Quoi ? quoi ? interrompit-elle, vous
avez l'air de dire que je ne suis pas une
mère dévouée... Ah ! ben merci ! ben merci !
— Une mère dévouée, c'est celle qui fait
aimer la maison aux siens pour les ren-
dre plus heureux.
Ce fut lancé net, comme un soufflet ;
dempêché, Mme Loucheur ne trouva pas un
mot à répondre et sa stupeur augmenta
encore quand son ancienne voisine lui dit :
« Voulez-vous monter chez nous,
mes fils vous donneront peut-être des nou-
velles des vôtres ?
Elles entrèrent dans une grande salle ta-
pissée de papier très clair, rehaussé de
quelques tableaux religieux. Dans un fauteuil
en vannerie, près de la fenêtre, M.
Moulon fumait, écoutant son fils aîné qui
lisait le journal. Autour d'une table, sur la
quelle gisait un jeu de nain jaune, trois
garçonnettes étaient panchées sur un « Pé-
trin ». Au bruit que fit la porte, les enfants
se retournèrent, et deux d'entre eux, avec
une expression de crainte, s'écrièrent :
« Maman ! »
Mme Loucheur n'en croyait pas ses yeux.
Les « coureurs » étaient là, dans ce foyer
passible, comme deux pauvres petits nau-
fragés qui auraient atteint un port ! Elle
fut un moment sans pouvoir parler ; il y
avait une telle détente sur ces jeunes vi-
sages, généralement fermés ou goulailleurs,
ils avaient l'air si profondément heureux
qu'elle en fut remuée.
— Vous ne vous gênez pas, dit-elle enfin.
— On est toujours invité ici, par Pier-
ron, répondit Emile, reprenant son aplomb.
— On est en bien, ajouta Jules, si tran-
quille, il y a des jeux, voyez, maman, et des
luzings...
Les regards des deux mères se rencon-
trèrent. Mme Loucheur baissa les siens en
rougissant.
Ce soir-là, elle se coucha moins contente
d'elle ; n'osant pas se plaindre quand ses
« hommes » rentrèrent, fortement émé-
chés. Les paroles de son ancienne voisine
lui tintèrent longtemps aux oreilles et une
voix, que le bruit des casseroles l'empê-
chait généralement d'entendre, celle de sa
conscience, y fit écho pour dire que...
c'était Mme Moulon qui avait raison !...
JEHAN D'ESTREELLES.

Richelieu vivait entouré d'une vingtaine
de minots, dont deux se nommaient Récan
et Perruque, parce qu'ils étaient nés dans
une perruque de Racan. Le Tasse, du Bel-
lay, Baudelaire dédièrent à leurs favoris
des poèmes demeurés célèbres. Château-
briant avait recueilli le chat de Léon XII,
un vieux matou nommé Micotto. Chanoine,
chez Victor Hugo, trônait sous un dais de
brocchette cramoisie, dans le salon de la
place Royale. Béranger et Murger, Mérimée,
Maupassant ont adoré les chats ; Mon-
crif a écrit leur histoire. Retiré dans sa
solitude d'Arques, Pétrarque n'aima plus
qu'un minet dont on garde le squelette au
musée de Padoue. Les destructeurs des chats
ne peuvent guère citer, comme personnages
de marque, que Ronsard, Ambroise Paré
et Henri II, qui tombait en syncope dès
qu'il en voyait un.

L'IMPORTANCE DE LA PRESSE
On lit dans la « Croix de Lorraine » :
« Mettez un prêtre ordinaire, même mé-
diocre, dans une paroisse médiocre, ex-
trémité de cette paroisse tous les jours li-
bres-penseurs et francs-maçons, placez un
journal catholique dans chaque ménage et
repassez quinze ou vingt ans après, tous
les offices seront très suivis et par tout le
monde à peu près.
Et que, dans une bonne paroisse, un
saint Vincent de Paul soit curé, avec un
journal libre-penseur dans presque toutes
les maisons. Qu'après cela, l'œuvre de
quatre de la population n'ont plus à la
messe, et il y aura une foule de libres-
penseurs militants.
Cela creuse les yeux, et j'en pourrais citer
des exemples.

Les Sociétés naées sur la loi de 1901
celles qui président des lois de 1904 et de
1905.
M. l'abbé Marecaux expose l'économie
des statuts de la Société d'habitations ou-
vrières de Tourcoing basée sur la loi de
1901 mais dont les résultats ne peuvent être
connus : l'œuvre étant trop récente.
M. Lardoux, de Saint-Omer, parle de la
Société de sa ville qui a adopté le prin-
cipe à raison de 0 fr. 30 le mètre un tar-
rain qui a été divisé en jardins ouvriers. La
Société fait deux opérations : 1^o elle achète
avec les cotisations de ses membres actuels
qui versent 5 fr. par an et celles de ses mem-
bres bienfaiteurs qui versent 150 fr. ; 2^o elle
rachète les cotisations au fur et à mesure
que son capital le permet. De cette façon
elle a pu bâtir immédiatement des maisons
avec jardin.
M. Pruvost, de H. P. de l'Espéule, montre
qu'une Société qui peut acheter un terrain
avec vaste et revendre ensuite le front à
une rue se trouve propriétaire de jardins ou-
vriers sans dépense réelle appréciable.
M. Lestienne, de Lille, est conformé à
la loi du 1^{er} avril 1906. Il a rédigé des statuts
en conformité de la loi mais sans s'en
précupier des règlements types envoyés
par le Ministère du Travail. Ce dernier a été
resté approuvé sa rédaction. Les Sociétés
pour but la création de jardins ouvriers
auxquels seront adjointes des maisons-as-
sur et à mesure des demandes. Elle prend
en location avec faculté de sous-louer pour
un temps indéterminé des terrains apparten-
ant aux Hospices. A l'œuvre de J. O. elle
a adjoint une caisse de chômage.
A ceux qui le désirent elle prête son con-
cours pour la constitution d'une rente viagère
qui sera versée aux propriétaires de leur mal-
in pour la vie.
M. Roumaux fait observer que ces sta-
tuts prévoient plutôt la retraite que la pro-
priété. La tentative n'en est pas pour être
moins intéressante.
M. l'abbé Lestienne ne pense pas que pour
être les intéressés des Hospices de Lille,
les organisateurs de l'œuvre puissent ar-
genter d'une permanence suffisante.
M. Jardel, de Donai, dit, qu'en effet, il
faudrait l'autorisation préfectorale pour
disposer ainsi d'un bien d'hospice quelque
détail que puissent avoir les administra-
teurs des propriétés des pauvres de rece-
voir la rente due aux établissements hospi-
talières.

Le Congrès régional des Jardins ouvriers à TOURCOING

JARDINIERS ont préféré un terrain situé à la
limité du territoire, vers Roncq.
A ce sujet, le rapporteur formule un
vœu tendant à favoriser l'éloignement des
jardins ouvriers de l'agglomération ; les
jardiniers peuvent de la sorte se rendre
plus facilement acquéreurs de leur jardin
et y bâtir plus tard leur maison.
Le terrain manque souvent pour satis-
faire aux demandes de jardins. Une excep-
tion se manifeste à Valenciennes où l'œuvre
a eu ce résultat de pousser les proprié-
taires à ne plus bâtir sans adjoindre un
jardin à la maison de l'ouvrier.
La question du repos hebdomadaire a
été résolue de la manière suivante : On de-
mande aux jardiniers de l'observer stricte-
ment autant que possible et dans tous les
cas de s'excuser que des travaux légers
jusqu'à 8 h. et demie du matin.
Enfin les jardins ont été donnés aux
ouvriers qui en ont sollicité, sans distinction
de parti politique. Quelques groupes ont
instauré à côté du J. O. des œuvres obliga-
toires de mutualité maternelle ou d'épargne
; nous avons voulu laisser de ce côté-là
encore complète liberté à chacun.
Pour ce qui est de la culture, nous n'au-
torisons la plantation en pommes de terre
de tel tiers ou de la moitié du terrain.
Nous vivons surtout à améliorer la culture
et dans ce but des conférences sont faites
aux jardiniers par M. Pinte, à Roubaix,
horticulteur à Tourcoing. La circulaire et
le journal complètent cet enseignement. Des
concours entre jardiniers ont lieu chaque
année ; les prix consistent en outils, en
semences ou, en quelques endroits, en mé-
dailles et diplômes.
Nous ne négligeons pas non plus la par-
tie ornementale du jardin et il est merveil-
leux de voir les résultats acquis à ce point
de vue par nos jardiniers.
Le rapport pécuniaire d'un jardin de 300
mètres varie entre 80 et 140 francs par an.
Le rapport moral est plus abondant enco-
re : la grand air, désertion du cabaret, joie
de la famille. Car nous ne donnons des
jardins qu'aux pères de famille et si nous fai-
sons une moyenne pour les 97 jardins du
Brun-Pain nous constatons que les fami-
les qui en sont les bénéficiaires compren-
nent 685 personnes soit sept par famille.
A côté de l'œuvre des J. O. nous favori-
sons les œuvres d'enseignement ménager,
de mutualité maternelle, de jardins-écoles,
qui toutes convergent vers notre idéal : le
coin de terre, le bien de famille.

LE NORD POSSEDE LE QUART
DES J. O. DE FRANCE
M. Romain Flipo, vice-président des J. O.
de Tourcoing, présente un rapport de vive
allure, agrément d'heureuses citations et
de réhausses de ce, de là, quelques vers
vers chansonniers populaires exaltant le
travail de la terre. Bornons-nous à en
faire une très brève analyse.
Le comité organisateur du Congrès a
recu 21 rapports d'œuvres de J. O. Ces œu-
vres ont été fondées par les Comités de
Saint-Vincent de Paul des collèges libres
comme à Tourcoing ; par l'initiative de
ouvriers comme à Marçq ; par des Mutuel-
lités, par des curés, par des maires, par des
bienfaiteurs...
Les J. O. du département sont en pleine
vitalité. Au Congrès de 1906 il a été accusé,
pour toute la France, un total de 10.000
jardins. Les rapports envoyés au Congrès
de Tourcoing, par les 21 œuvres représen-
tées donnent un total de 1.735 jardins aux-
quels il faut ajouter 658 jardins répartis
en 15 localités qui n'ont point répondu au
questionnaire qui leur a été adressé. Le
Nord compte donc 2.693 jardins, soit plus
du quart du nombre total des Jardins Ou-
vriers de France.
M. le pré-député-Gruson fait remarquer
qu'à Fourmies le nombre de jardins ou-
vriers qui était de 1.450 n'est plus que de
400. Cela tient, d'une part à ce que trente
des jardiniers ont fait bâtir une maison
sur leur jardin et sont devenus proprié-
taires et d'autre part à ce que la tendance
s'accroît de ne plus bâtir de maison sans
y adjoindre un jardin. L'œuvre a porté ses
fruits.

LES AMIS DES CHATS
L'humanité se divise en deux groupes :
d'un côté les amis, de l'autre les ennemis
des chats. Les premiers sont beaucoup plus
nombreux que les seconds, au moins parmi
les honnêtes gens. La canaille peut pour-
suivre et torturer ces jolies bêtes ; mais
l'élite rend hommage à leur finesse et à leur
distinction. M. Henri Coupin énumère
dans le « Revue » les amis célèbres des
chats ; ils sont légion. Nommons d'abord
les femmes : la duchesse de Mirepoix, avec
son chat César ; la princesse de Bouillon,
Marie Lezinska, Mesdames Deshouillères,
Hevelius, Recamier, Desbordées-Valmore,
Michelet. Une souveraine de Byzance, l'em-
me de Constantin Monomaque, faisait
diner son chat à la table impériale dans
une vaiselle d'or.

La société de l'avenir
Nous voulons constituer « la société de
l'avenir » par l'accession de tous à la pro-
priété individuelle qui seule peut agrandir
la liberté et l'indépendance de chacun.
Nous ne sommes guidés dans notre entre-
prise que par la parole du Christ, qui figure
à l'Evangile de ce jour : « Miserere super
turbam »
A la haine créatrice nous opposons la
force vivifiante de l'amour. C'est une flamme
qui luit au ciel et le geste le plus ma-
gnifique ne parviendra jamais à l'atteindre.
Cette génération soulève l'œuvre d'appa-
ritions et une ovation est faite à
M. Romain Flipo.
On ne pouvait mieux dire que l'a fait
le rapporteur la beauté et la vitalité de l'œuvre
des J. O. dans votre région déclare le
président, M. Elie Roumaux. Il demande
ensuite : « A l'issue du Congrès de 1906
ou différentes Sociétés de J. O. se sont consti-
tuées sous le régime de la loi de 1901.
Peuvent-elles en dire les résultats ?

LES VŒUX
« Considérant que le J. O. multiplie les
bienfaits de la charité, le Congrès émet le
vœu que les Comités de Saint-Vincent de
Paul, répondant au désir de Mgr le
Coadjuteur, consacrent une part de leurs
ressources à la création des Jardins Ou-
vriers.
ne, aux heures du parloir, Angèle arrivait
chargée de mille petites douceurs envoyées,
disait-elle, par « Monsieur le comte » ; dur-
ant ces courtes visites, la fidèle nourrice
ne manquait pas de demander avec une
grande délicatesse des nouvelles de « ma-
me la comtesse » ; son dévouement fan-
tasque pour Robert de Grandval ne l'aveu-
glait pas ; elle savait que si « madame Fer-
nande » était trop jeune, trop mondaine
pour avoir su prendre sur son mari une
grande influence ; cette vie de château, au
concombre sérieux à se faire, et était
dans son droit en quittant, après quinze an-
nées d'une existence trépidante, l'homme sans
énergie qui l'avait ruinée deux fois.
L'été suivant, Angèle avait conduit Odette
à l'étranger et resté elle-même au villa-
ge, chez sa sœur Rugué, pendant toutes les
vacances ; le comte de Grandval était en
voyage.
Ses deux mois passèrent comme un rêve
pour l'enfant. Sa mère l'avait reçue avec
transport, fière de sa beauté, de son dé-
gance et de son esprit ; elle avait eu, avec
des visiteurs nombreux, des réceptions
sommptueuses, dont Mme Mauloy faisait les
honneur en se donnant de grands airs de
châtelaine, éblouit la pensionnaire qui
initiait pour la première fois, dans un
milieu restreint, et dans une atmosphère
animée, entra presque à regret au
couvent.
En descendant les degrés foreux des piers,
nue épaule, des parties de l'architecture
de sa salle-pardoir, auxquelles l'innocence

FEUILLETON N° 2
Maître BEAUJOUAN
par Mlle Marie de Harcourt
Quand Odette vint au monde, elle fut ac-
cueillie avec transport ; la mère maternelle,
en se révoltant, opéra un changement fugitif
dans la vie inutile, frivole, à laquelle
s'était habituée la jeune comtesse ; elle
voulut même essayer de nourrir sa fille,
mais découragée par les premières difficul-
tés, effrayée d'un tel assujettissement, elle
se déclara trop délicate, prit une nourrice,
et le jeune couple se jeta à corps perdu dans
un tourbillon enivré.
L'extrême jeunesse de Mme de Grandval
l'empêcha de se rendre compte tout de suite
de la situation qu'elle avait prise ; elle
se croyait libre, elle se croyait libre de son
mari. Pendant que, naïve et folle, elle se livrait
avec l'ardeur d'un enfant au plaisir de la
danse, lui, névrosé, l'œil en feu, parlait de
fortes sommes aux tables d'écarté. Les lous,
ces billets de banque glissaient entre ses
doigts tremblants ; presque toujours mal-
heureux, il s'acharnait avec une fureur qui
tenait du délire.
Dans une telle vie, quelle place réservait-
on à l'enfant ?

Elle se développait pourtant, à l'ombre de
la protection ardente d'Angèle.
La nourrice avait reporté sur la petite
fille le dévouement passionné qu'elle avait
voué au comte Robert. Son cœur maternel
lui inspirait les soins les plus délicats pour
la petite âme qui s'épanouissait, privée de
la sollicitude de ceux qui devaient aider
au développement de cette douce fleur.
Deux fois la semaine, Angèle emmenait
l'enfant à l'abbaye-aux-Bois ; Odette collait
à la grille sombre son charmant petit mi-
nor rose pour mieux voir tantôt Yvonne
dont la belle tête apparaissait souriante,
encadrée dans la blanche cornette.
A mots couverts, avec le tact et la discrétion
que donne aux plus simples une ten-
dresse dévouée, la fidèle servante déplorait
ce qui se passait dans l'hôtel coquet de la
rue de Varenne, et sœur Claire de Jésus
souriante, pendant que ses yeux, beaux com-
me l'étaient déjà ceux d'Odette, se remplis-
saient de larmes. Alors, pour ne point at-
trister l'enfant, elle lui parlait d'une voix
si suave, si pleine de tendresse, que la pe-
tite fille s'accrochait à la grille, passait en-
tre les barreaux son petit bras tout entier
et s'écriait :
— Tante Yvonne, prenez-moi ; je m'ennuie
à la maison quand Nounou est occupée,
papa et maman n'ont pas le temps de rester
avec moi...
Tante Yvonne, sans répondre, balsaient
tendrement le bras noté, et un beau jour,
pendant une visite que lui faisaient son
frère et sa belle-sœur, elle prit tout son

courage, et au nom de la mère prieure,
offrit de se charger de l'éducation d'Odette.
Son cœur battit très fort en abordant
ce sujet délicat. Elle s'appuya sur une rai-
son qui ne pouvait même pas passer pour
l'ombre d'un reproche : la vie d'une femme
du monde se prête difficilement aux obliga-
tions multiples de l'éducation en famille.
Fernande ne pouvait douter de la sollicite-
tude dont la petite fille serait l'objet con-
stant au couvent.
« La jeune comtesse, extrême dans l'expres-
sion de tous ses sentiments, accueillit cette
proposition par une explosion de larmes ;
elle se sentait incapable de se séparer de
son enfant ; si, entraînée par les devoirs
de sa situation, elle ne pouvait suivre Odette
comme elle eût souhaité de le faire, du
moins elle la sentait auprès d'elle et se re-
posait sur le dévouement éprouvé d'An-
gèle.
Yvonne de Grandval s'était attendue au
désespoir fugitif qu'allait amener son offre
discrète, et ne s'en effraya pas ; le comte
Robert, d'ailleurs, malgré sa misère mo-
rale, comprenait, sans l'avouer, tout ce qui
manquait à Odette au foyer paternel ; il
saisit avidement l'occasion qui lui était of-
ferte. Avec une certaine amertume, il fit
remarquer que, à part un baiser rapide
donné de loin en loin à l'enfant, ce jour-
là même, ils se parlaient avec molles-
se d'algèbre, et souriaient ensemble aux sal-
lées naïves de la petite fille.
Et, cependant, même avant l'époque de
sa première communion, Odette avait re-
marqué, sans se l'expliquer, qu'un malaise

longuement plusieurs fois la semaine, elle
aurait chaque mois une grande journée de
liberté, et lui, le comte Robert, dans le fond
de son cœur, resté honnête, acceptait sans
hésiter cette combinaison qui apaisait les
vagues tourments d'une conscience dont il
était trop souvent la faible voix.
Mme de Grandval eut soudain l'intuition
vague que, en grandissant, sa fille allait
devenir un obstacle à ses incessantes dis-
tractions, et, avec un gros soupir, essayant
ses yeux humides de son mouchoir parfumé,
elle se baillotta, la nuit, le sacrifice dans
l'intérêt d'Odette !
Ce soir-là, en embrassant sa fille, avant
d'aller à l'Opéra, Fernande eut un élan de
tendresse passionnée.
Odette avait sept ans à peine quand elle
entra comme pensionnaire à l'abbaye-aux-
Bois.

peuple troublait le foyer paternel. Sa mère
devenait triste, irritée, nerveuse ; son
père, qu'elle voyait de moins en moins,
était brusque, heurté. Ils échangeaient de-
vant elle des paroles pleines d'algèbre.
Les années s'écoulaient, la situation se
compliquait tous les jours. Il arriva enfin,
un matin, la comtesse de Grandval vint
au couvent demander à voir sa fille et sa
belle-sœur. Pendant qu'elle pressait Odette
dans ses bras, n'innondant de larmes, on
tirait le rideau noir et, derrière les grilles,
apparaissait, pâle d'angoisse, le beau vi-
sage de sœur Claire.
« Le malheur est consommé, Yvonne,
s'écria la comtesse avec une explosion de
désespoir ; votre frère m'a ruinée, je ne
peux pas vivre plus longtemps auprès d'un
homme qui ne m'aime pas, je vais rejoindre
ma mère à l'étranger, je ne reverrai plus
le comte de Grandval.
— Pauvre sœur, l'épreuve est cruelle !
dit la religieuse avec douceur. Et d'un geste
expressif, montrant l'enfant toute boulever-
sée : « Ménagez-le devant elle, Fernande »,
murmura-t-elle très bas.
Ce jour-là, Odette avait en l'intuition
que quelque chose se brisait entre son père
et sa mère, mais retenue par une instinc-
tive réserve, elle ne questionna pas sa tan-
te, et dut en silence les larmes qu'elle
ne pouvait toujours retenir.
Son père continua à la venir voir de
temps en autre, se montrant toujours pour
elle d'une expansive tendresse, mais elle ne
sortit plus du couvent. Deux fois la semai-

ne, aux heures du parloir, Angèle arrivait
chargée de mille petites douceurs envoyées,
disait-elle, par « Monsieur le comte » ; dur-
ant ces courtes visites, la fidèle nourrice
ne manquait pas de demander avec une
grande délicatesse des nouvelles de « ma-
me la comtesse » ; son dévouement fan-
tasque pour Robert de Grandval ne l'aveu-
glait pas ; elle savait que si « madame Fer-
nande » était trop jeune, trop mondaine
pour avoir su prendre sur son mari une
grande influence ; cette vie de château, au
concombre sérieux à se faire, et était
dans son droit en quittant, après quinze an-
nées d'une existence trépidante, l'homme sans
énergie qui l'avait ruinée deux fois.
L'été suivant, Angèle avait conduit Odette
à l'étranger et resté elle-même au villa-
ge, chez sa sœur Rugué, pendant toutes les
vacances ; le comte de Grandval était en
voyage.
Ses deux mois passèrent comme un rêve
pour l'enfant. Sa mère l'avait reçue avec
transport, fière de sa beauté, de son dé-
gance et de son esprit ; elle avait eu, avec
des visiteurs nombreux, des réceptions
sommptueuses, dont Mme Mauloy faisait les
honneur en se donnant de grands airs de
châtelaine, éblouit la pensionnaire qui
initiait pour la première fois, dans un
milieu restreint, et dans une atmosphère
animée, entra presque à regret au
couvent.
En descendant les degrés foreux des piers,
nue épaule, des parties de l'architecture
de sa salle-pardoir, auxquelles l'innocence